

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

RACISME

Cognet, Marguerite
Université de Paris, Urmis, France
Rabaud, Aude
Université de Paris, Urmis, France

Date de publication : 2022-02-07

DOI: <https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.51144>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Le racisme est un phénomène à géométrie variable, une réalité complexe et multiforme (Tevanian, 2017 [2008]), un terme polysémique (Guillaumin 1994) dont les configurations historiques, économiques et politiques sont spécifiques à chaque période. Que ce soit en Amérique du Nord ou en Europe (pour prendre des contextes nationaux sur lesquels nous disposons d'une documentation plus largement accessible) les tentatives de définition de cette notion continuent d'être non consensuelles. Il ressort des débats sociologiques et historiques plusieurs questionnements : Comment s'exprime le racisme et quelles formes prend-il ? Sur quoi s'ancre le racisme ? Que produit le racisme ? De quoi parle-t-on quand on énonce l'existence d'un « racisme sans race » ? Comment les sciences sociales ont-elles tenté de décrire ce phénomène, de l'expliquer et en quoi la question de la légitimité et du pouvoir de définir ce qui est raciste, au 21^{ème} siècle, demeure un enjeu majeur ? En effet, les modalités de production et de diffusion d'un savoir sur le racisme, ce « mot-enjeu » (Brahim 2015), continuent d'être un élément crucial et clivant dans les espaces socio-académiques. La période contemporaine est marquée par un ensemble de rapports complexes au racisme et à la manière de travailler dessus. La difficulté à saisir comment il fonctionne, se réalise et ce qu'il produit reste forte (Dhume, Dunezat, Gourdeau, Rabaud, 2020). À défaut de proposer une histoire du mot « racisme », nous allons plutôt restituer plusieurs traits fondamentaux que des recherches sociologiques et anthropologiques ont mis en avant. En ancrant le propos principalement dans les recherches de langue française, il s'agit de revenir sur les principales théories et propositions analytiques permettant d'appréhender les différentes réalisations du racisme dans les contextes sociaux et politiques contemporains. Un certain nombre d'acquis des

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Cognet, M. & A. Rabaud (2022-02-07), Racisme. Anthropen. <https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.51144>

sciences sociales quant aux enjeux définitionnels du racisme méritent ainsi d'être mis en évidence.

« *Affubler d'attributs dépréciatifs (déficience, anormalité, monstruosité) les personnes et les groupes que l'on perçoit comme ennemis, que l'on souhaite maintenir ou réduire en dépendance, voire éliminer, est vraisemblablement aussi ancien que les rapports de domination* » (De Rudder 2012, p. 364). Pour autant, cela ne suffit pas en soi à cerner le racisme. Le racisme ne recouvre pas exactement le sens de la xénophobie, qui consiste à éprouver une méfiance, un mépris, une hostilité systématique vis-à-vis de l'étranger. Le racisme assoit son hostilité sur un argument idéologique, qui vient fonder sa légitimité. Le racisme n'est pas non plus l'ethnocentrisme, cette adhésion spontanée et fière, intellectuelle et affective, aux us, coutumes et croyances de son propre groupe, cette tendance à les valoriser voire à en exagérer les éléments positifs et se différencier des autres (Sumner 1906). Le racisme ne peut être confondu avec cette attitude inévitable qui « *consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions* » (Levi-Strauss, 1984 [1952], p. 19).

Faire une socio-anthropologie du racisme implique de revenir à l'histoire de l'idée de « race » et de la forme particulière d'invention de l'Autre à laquelle elle renvoie. Plusieurs écoles de pensée et traditions intellectuelles divergentes s'affrontent sur la source historique du racisme, ses commencements et l'existence ou non de « pré-racismes » (Gallissot 1985), ses racines européennes, coloniales, etc.

L'idée d'un ancrage quasi aussi ancien que l'histoire du monde moderne consiste, pour les uns, à défendre la thèse d'un protoracisme. Ces auteurs croient en repérer des pratiques dans l'Antiquité occidentale, notamment autour de l'antijudaïsme païen pré-chrétien (Delacampagne, 2000). Les pogroms anti-juifs et les enfermements spatiaux datés de l'unification de l'Empire d'Alexandre (entre -300 et -200 av JC) traduiraient un antijudaïsme qui serait à lire comme autant de représentations et pratiques racistes, d'une part, parce que ces persécutions en direction d'une population cible que sont les juifs s'étalent sur des siècles ; d'autre part, parce qu'il y a une part d'arbitraire qui s'exprime par une violence sanguinaire gratuite sans motivation rationnelle.

À cette thèse de l'antisémitisme dans l'Antiquité païenne, d'autres historiens répondent qu'il ne faut pas confondre antijudaïsme (persécutions contre les adeptes d'une religion même dans leurs formes les plus radicales) et antisémitisme (mot qui est fondé sur l'idée qu'il existe une « race » sémite¹).

La discussion entre les tenants du racisme antique et les autres historiens place la question de la conversion au cœur de la thèse. Au cours de l'Antiquité et jusque sous l'Empire romain, les juifs et les chrétiens sont des sectes religieuses persécutées. Pendant plusieurs siècles, ils subissent les mêmes persécutions. C'est au cours du

¹ C'est au 19^{ème} siècle, en Allemagne, que les linguistes inventent des catégories linguistiques en se focalisant sur les origines des langues sémites, aryennes ou indo-européennes. Dans le contexte de développement des sciences sociales, émerge l'idée d'incarnation de ces catégories linguistiques qui devient dès lors un système de classement racial, y compris avec l'invention de peuples, si besoin. Ce faisant le terme « antisémitisme » date de la modernité avec l'idée d'un peuple associé à une langue, idée qui est elle-même une invention du 19^e siècle.

Moyen-Âge que la religion chrétienne assoit son emprise et que le catholicisme étend son hégémonie sur l'Occident. Au profit de celui-ci, l'antijudaïsme théologique se développe sur l'idée du peuple déicide et d'un antéchrist juif². Néanmoins, si la répression antijudaïque est très violente – le meurtre d'un juif n'est d'ailleurs pas à proprement parler un péché – la conversion par le baptême est toujours possible. Ce faisant, pour les théoriciens du racisme né dans la modernité, si la conversion est possible, nous ne sommes pas encore dans l'univers de la race, mais dans celui de la persécution religieuse. Pour ces derniers, le racisme et les développements des théories qu'il a soutenues dans le cours du 19^{ème} siècle, les dérives qui en ont découlé au 20^{ème} siècle avec les lois ségrégationnistes, le régime nazi ou l'apartheid en Afrique du Sud, s'ancrent dans une pensée qui prend forme entre le 14^{ème} et le 15^{ème} siècle (Fredrickson 2007). Cette école de pensée, dite « Ecole de 1492 », (Simon, 1970) défend une histoire du racisme né en Espagne au carrefour des intérêts du pouvoir religieux et du pouvoir royal. La fin de la Reconquista et la promulgation de l'Edit d'expulsion en 1492 dans les royaumes d'Aragon et de Castille, font de l'adhésion au dogme catholique une condition d'appartenance et même de droit de résidence. À côté des conversions forcées par la violence, les musulmans et les juifs sont sommés de choisir entre l'abjuration en faveur du catholicisme et l'éviction du pays. Cette intolérance religieuse radicale va, cependant, excéder ses propres références. Les convertis (ou *convers*) sont soupçonnés de crypto-judaïsme (de persister dans leur croyance et de la cacher) mais plus encore d'être entachés d'une impureté de sang rendant impossible une réelle conversion (Yerushalmi, 1993). Et ce sont leurs descendants que le tribunal de l'Inquisition était chargé de traquer pour leur interdire l'accès à certaines fonctions s'ils ne pouvaient produire de certificats de pureté de sang, faisant peser sur eux une menace omniprésente. L'idée d'une transmission génético-biologique de l'impureté, que ne peuvent éliminer ni la conversion, ni l'assimilation, féconde la croyance en des entités collectives, porteuses de tares définitives et héréditaires, constitutives d'un groupe particulier déclaré « *mauvais en nature* ». De la « *haine confessionnelle* » à la « *haine raciale* », la ligne est franchie (Poliakov, 1955, 1961, 1968, 1971). « *L'invention de la « race » rompt avec la possibilité même de « conversion ».* On ne « *quitte* » pas sa « *race* », puisque c'est elle qui, en quelque sorte, vous possède. » (De Rudder, 2012, p. 363).

Les débats demeurent toutefois importants, vifs et non tranchés quant aux différentes hypothèses défendues pour historiciser le « système-raciste » (Rivera, 2009) et ses diverses expressions depuis le 15^{ème} siècle. Faire remonter à la répression des juifs et des morisques convers espagnols le « *premier processus matriciel de racialisation* » (Schaub, 2010) et en faire « *le logiciel de la conquête américaine, de l'esclavage et des empires coloniaux* » est une thèse discutée (Michel, 2016). D'autres recherches retracent la constitution d'un « ordre social global » à travers l'histoire de la race et de ses fondements ; il s'agit alors d'étudier le rôle de la traite négrière et l'esclavage atlantique,

² G. M. Fredrickson (2007, 26-27) mentionne que c'est seulement vers 1150 qu'apparut en Angleterre l'affirmation que les Juifs ont crucifié « un jeune chrétien à des fins rituelles » associée à « l'idée que les Juifs avaient besoin de sang chrétien pour accomplir leurs cérémonies sacrées ».

de la colonisation européenne de l'Amérique, l'Afrique et l'Asie dans la production de la race et des régimes racistes (Michel, 2020).

Un nombre important de chercheurs semblent s'accorder sur une datation moderne du racisme mais des lectures plus fines peuvent être proposées. A. Taguieff repère trois classements qui situent le racisme dans la modernité mais à des périodes distinctes. La théorie « modernitaire élargie » situe la naissance du racisme dans la promulgation des lois de la *limpieza de sangre* (pureté du sang) en Espagne, à la fin du 15^{ème} siècle, sur le substrat des formes proracistes qui se polarisent contre les juifs au Moyen-Âge, et va trouver ses nouveaux développements avec la conquête de l'Amérique, le commerce triangulaire et la mise en esclavage pour l'intérêt des occidentaux (Taguieff, 1998).

La théorie « modernitaire restreinte » ancre plutôt le racisme dans la colonisation qui implique l'installation d'administrateurs, de prêtres, de militaires, de médecins, soit tout un appareil politique de contrôle des populations mises sous domination. L'exploitation des ressources naturelles, l'expulsion des terres, l'appropriation des biens et des personnes, etc. requièrent l'usage de la force directe et la mise au travail forcé, et la répression violente de toutes formes de résistances. De telles exactions sur un peuple, des rapports de pouvoir inégaux et brutaux, ne peuvent pas se déployer sans justification qui légitime l'action. Si l'explication religieuse est présente – notamment par l'invocation de la malédiction de Cham³ – c'est la pensée scientifique qui va fournir ses assises les plus solides au racisme. C'est ce relais que vont assurer les théories raciales, du mythe de « bon sauvage » à la reprise du païen idolâtre et toute la stéréotypie de la sexualité monstrueuse et amoralisée, de la bestialité, de la paresse, du sous-développement, de la superstition, de la violence... C'est le moment où va se cristalliser l'idée d'un rapport inconciliable entre un monde blanc et un monde noir faisant le lit d'un engouement pour la taxinomie, la craniologie et la raciologie et les grandes classifications naturalistes, et avec elles leur hiérarchisation. Cette fabrication d'une *alterité* au sein de la colonisation, de plus en plus fixiste et radicale, soutiendra les prises de positions anti-abolitionnistes. C'est dans ce contexte d'extrême violence que se seraient élaborées les doctrines racistes, cherchant toujours à justifier scientifiquement les représentations et les pratiques.

La théorie « modernitaire ultra restreinte », quant à elle, situe la naissance du racisme à partir du développement idéologique qui le justifie, produit par les intellectuels racialistes et *de facto* racistes. Ici la science prend la place de la religion. L'émergence de la justification de la domination par la couleur, et du caractère héréditaire de cette condition servile, fixe l'idée moderne de la race qui présuppose désormais qu'il y a des différences inaltérables et inhérentes entre les groupes humains et que ces différences sont scientifiquement attestables et attestées. L'idée de race devient une composante de base des idéologies impérialistes.

Le racisme s'ancre dans cette idée d'une race radicale et essentielle. Dès lors, le racisme comme rapport social revêt trois caractéristiques spécifiques : (a) l'affirmation d'une

³ Un des trois fils de Noé qui, parce qu'il s'est moqué de son père ivre, est condamné, avec toute sa descendance à être esclave.

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

différence essentielle (qu'elle soit investie dans le biologique, le culturel ou le cultuel) et intrinsèque, (b) l'affirmation d'une différence à la fois permanente et irréductible et (c) le recours à l'ordre de la nature pour justifier la discrimination, la domination, la contrainte et la violence – de la ségrégation au génocide (ce que A. Taguieff appellerait le racisme d'extermination et G. M. Fredrickson le racisme d'exclusion) – ou encore l'exploitation et l'asservissement (racisme d'exploitation ou racisme d'inclusion).

En complément de ces propositions théoriques de la fin du 20^{ème} siècle, il importe de revenir sur la manière dont certains sociologues, précurseurs à plus d'un titre, dès la fin du 19^{ème} siècle, ont mis au cœur de leur réflexion le rapport entre race et société et produit des analyses sociologiques cruciales pour les sciences sociales du 21^{ème} siècle. Certains fondateurs de la sociologie étasunienne ou de la sociologie allemande, en effet, sont allés à contre-courant des théories bioraciales et darwinistes de leur époque. W. E. B. Du Bois (1868-1963), par exemple, s'est attaché dès les années 1890 à étudier les facteurs économiques et sociaux des inégalités raciales, allant totalement à l'encontre des discours alors dominants sur l'infériorité biologique et culturelle innée des noirs et réfutant le déterminisme biologique raciste (Du Bois, 1898, 1899). Quelques décennies plus tard, la recherche de G. Myrdal, économiste suédois, intitulée *American Dilemma* (1944) sur les obstacles à l'ascension sociale des noirs américains, montre en quoi les blancs ont systématiquement empêché les noirs de s'assimiler, dans le cadre de l'histoire de relations d'altérité aux États-Unis, les noirs étant construits comme une catégorie à part. La ségrégation, l'histoire de l'esclavage ont constitué les relations entre blancs et noirs qui a conduit à un double système institutionnel (celui des blancs et celui des noirs). Là encore ce n'est pas tant la couleur de peau qui est à l'origine de l'activation de préjugés raciaux et du développement de discriminations racistes à l'encontre des noirs. C'est le risque pour toute une classe d'Américains (« petits blancs ») de se voir destituer de son rang par les noirs parvenus à la liberté – du fait même des principes démocratiques après la guerre de Sécession qui accordent aux noirs le même statut de citoyens que les blancs – qui provoque un recours aux préjugés raciaux pour mieux tenir à distance ces concurrent potentiels.

De l'autre côté de l'Atlantique, dès 1896, le sociologue allemand M. Weber (1864-1920), va réfuter les définitions biologiques de la race, s'opposer aux explications raciales des faits sociaux et insister sur la construction sociale des rapports raciaux (Winter 2000, 2004). En 1904, lors d'un voyage aux États-Unis durant lequel il observe le traitement différencié de la majorité blanche envers les amérindiens et les noirs, il va rompre avec l'idée répandue que c'est l'apparence physique qui est première dans le fait d'éprouver un rejet vis-à-vis de certains groupes perçus comme différents et expliquer en quoi la « répulsion raciale » ciblant les noirs n'est pas tant le fait de la pigmentation de la peau que de leur ancien statut d'esclave, la couleur ne servant que de signification symbolique des différences de statut social (Winter, 2000). En refusant toute argumentation naturaliste et révélant que l'antagonisme entre les différents groupes « raciaux » aux États-Unis est le résultat de l'esclavage (Weber, 1924 traduit par Poliakov, 1974), Weber propose une lecture non raciste du racisme, si l'on reprend la terminologie de C. Guillaumin, inversant dès le tournant du 20^{ème} siècle la perspective – encore trop répandue aujourd'hui – qui consiste à affirmer que c'est parce que des personnes

appartiennent à des groupes raciaux et/ou des minorités raciales, et en raison de leur couleur de peau qu'elles subissent une hostilité de la part de personnes qui auraient des préjugés racistes.

En effet, « *le racisme n'a nul besoin d'une différence physique objective, préalable, pour se déployer, tout simplement parce qu'il a la possibilité de la créer, de la construire* » (Wieviorka, (1997 [1965], p.15), de façon tout à fait arbitraire, ce que Max Weber disait déjà il y a plus d'un siècle. Cette perspective décisive de considérer que ce sont les rapports sociaux qui précèdent la marque physique et que la pertinence sociale d'une différence, présentée comme « naturelle », est produite par la socialisation, va être développée par C. Guillaumin (1972) qui rend compte du caractère construit de la race, l'idéologie raciste étant analysée comme la face mentale d'une forme concrète d'appropriation non seulement de la force de travail des esclaves mais aussi de leur corps.

Du côté de la discipline anthropologique, un contemporain de M. Weber, F. Boas, juif allemand s'installant aux Etats-Unis au tournant des années 1890, va jouer un rôle majeur dans le développement d'une anthropologie qui rompt là aussi avec la notion de « race biologique » comme facteur explicatif des différenciations et hiérarchisations entre les populations. Sa critique des théories racialistes et évolutionnistes passe notamment par l'adoption d'un concept historique et dynamique de « culture ». Boas aboutit à une critique radicale de la notion de race et de l'opposition « primitif » *versus* « civilisé ». Il s'intéresse aux groupes amérindiens et aux descendants d'immigrants et, contre l'anthropologie traditionnelle, il établit que les groupes prétendus raciaux ne sont pas stables et que même des caractères considérés comme immuables se transforment en fonction des styles de vie. Face aux inquiétudes de métissage, Boas rappelle que « *les obsessions de pureté raciale sont parfaitement imaginaires ; le métissage des races étant un processus ancien qui a largement précédé la colonisation de l'Amérique et que le mélange des peuples européens ne suggère aucune dégradation visible* » (Boas 1909, cité par Vaillant, 2006, p. 387). Les textes de F. Boas consacrés aux noirs américains expriment une importante sensibilité aux questions d'égalité et de justice ; les travaux qu'il consacre à la race et aux « types physiques » lui permettront de délégitimer les théories racialistes et eugénistes dominantes à son époque ainsi que l'essentialisme de l'anthropologie physique. Il marquera de son empreinte le développement d'une anthropologie étasunienne avec la recherche de *pattern culturels* chez R. Benedict, l'étude des rapports entre personnalités et culture chez M. Mead et restera, au regard de ses prises de position antiracistes, un auteur dont les études auront une certaine influence sur l'intelligentsia noire américaine (Joseph, 2018). Cette dernière, incarnée notamment par des figures comme W. E. B. Du Bois, cité plus haut et E. F. Frazier, ne bénéficiera pas de la reconnaissance académique des sociologues et anthropologues blancs qui détiennent une position hégémonique dans le contexte ségrégationniste de l'époque. Pourtant, l'étude de E. F. Frazier de l'impact de la ségrégation et de la discrimination sur la famille noire à Chicago, sera décisive en ce qu'elle réinterroge les apports du cycle des relations raciales de R. E. Park (Chapoulie, 2002), et montre en quoi l'absence d'égalité juridique et sociale induit la répétition en boucle des phases de conflit et d'accommodation sans conduire à l'assimilation des populations noires.

ISSN : 2561-5807, Anthrophen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Cognet, M. &, A. Rabaud (2022-02-07), Racisme. Anthrophen. <https://doi.org/10.47854/anthrophen.v1i1.51144>

Outre ces auteurs qui ont contribué de manière considérable au développement des théories sur les rapports sociaux de race, il importe ici d'évoquer la place des anthropologies d'Amérique latine et de la Caraïbe dans l'émergence d'une pensée anti-raciste au moment du développement et de la consolidation de la sociologie et de l'ethnologie. Dans les dernières décennies du 19^{ème} siècle, en Haïti et à Cuba, par exemple, est placée au cœur des débats de la discipline anthropologique en train d'émerger, une analyse des rapports d'altérité et des appartenances culturelles, raciales et territoriales (Argyriadis & al., 2020). Cette période est marquée par l'émergence d'une « *conception de l'être humain qui s'affranchit peu à peu d'une approche centrée sur la dimension strictement physique et s'oriente vers une démarche réintégrant l'histoire et la linguistique dans l'analyse des rapports sociaux* » (Argyriadis & Laethier, 2020, p. 1). Il s'agit pour les penseurs de ces pays, de « *sortir de la race, dire la nation* ». Les démarches méthodologiques et approches conceptuelles qui naîtront de ces contextes intellectuels et politiques singuliers irrigueront les débats scientifiques au niveau international (Argyriadis & Laethier, 2020).

Quant à la production en langue française sur le racisme, elle a longtemps reposé sur de grands textes généraux philosophiques et anthropologiques (Balandier 1951, Métraux 1952, Bastide 1957, Leiris, 1969,) et une multitude d'essais, tels que le travail mené par les penseurs de l'antisémitisme nazi (Poliakov, 1971, 1980), ou les recherches des intellectuels ayant analysé les liens entre racisme, esclavage et histoire coloniale (Fanon, 1952, 1959 ; Memmi, 1957, 1968). La première recherche décisive dans la théorisation sociologique du racisme en France est celle de C. Guillaumin qui publie *L'idéologie raciste* en 1972. Cette recherche pionnière ne deviendra pourtant une véritable référence que quelques décennies plus tard (à la différence d'autres ouvrages également considérés comme pionniers et parus à la même période tels que *Black Power* de S. Carmichael et C.V. Hamilton (1967) et *Race Relations in Sociological Theory* de J.Rex (1970).

Le tournant des années 1970 – outre la recherche de M. Giraud (1979) – sera marqué par le développement de travaux mettant en avant l'existence d'un néo-racisme (*new racism*) qui ne se focaliserait plus sur des différences somato-biologiques ou l'hérédité, ni sur la notion discréditée de race (Taguieff, 1985 ; Balibar & Wallerstein, 1997 [1988]) mais sur des différences culturelles (Wieviorka, 2012), un racisme qui procéderait d' « *une catégorisation formellement ethnique ou culturelle plutôt que biologique* » (De Rudder, 2000, p. 116). A la fin du 20^{ème} siècle on assiste au développement d'enquêtes sociologiques menées dans différentes sphères de la vie sociale (logement, travail, école, services, et très récemment en santé) révélant la diversité des formes d'actualisation du racisme. Ces travaux vont alors conduire à spécifier la notion et à la qualifier afin de proposer un ensemble de théories : les unes se focalisant sur les dimensions plus structurelles du racisme, les autres sur ses dimensions plus interactionnelles, d'autres intégrant les deux (Essed, 1991), alimentant la recherche d'une matrice conceptuelle des dominations entrecroisées du niveau le plus macro (lois et institutions) à celui plus micro des interactions (Collins, 2009) . Ces différentes manières de conceptualiser le racisme vont être marquées par cette tendance à qualifier spécifiquement ses modes de

réalisation et d'expérimentations, donnant lieu à ce que V. De Rudder nomme le « Racisme adjectivé » (2000).

Reconnu comme « phénomène social total » (Balibar & Wallerstein, 1997 [1988]), le racisme a longtemps été considéré dans l'espace académique de langue française comme un objet sociologique insaisissable sur lequel il est difficile de travailler empiriquement, du fait notamment de la trop grande force accusatoire du terme (Eberhard, 2010).

Aujourd'hui, tant du côté nord-américain qu'en Europe, les voix des minoritaires – renvoyés sans cesse à leur supposée origine, cantonnés à n'être perçus que par la couleur de leur peau –, s'élèvent pour dénoncer l'oppression raciste dont ils et elles sont victimes, mais de l'autre côté, celles des majoritaires tentent – et parfois y parviennent – de renverser le rapport raciste en criant au « racisme anti-blancs ». Des voix se pensant dominantes s'attaquent aux chercheur·e·s en sciences sociales travaillant sur le racisme en les accusant de racialisme, voire d'islamo-gauchistes, de faire exister des races dont la biologie leur a bien appris qu'elles n'existaient pas ! Pas de races, pas de racisme et pas de racistes ! Mais que cachent de telles exhortations ?

En 1963, J. Baldwin, dans son ouvrage *La prochaine fois, le feu* mettait en garde son neveu : « *tu ne seras détruit que le jour où tu croiras vraiment être ce que les Blancs appellent un "nigger"* » (2018, [1963] p. 23). Il l'invitait par là à s'émanciper de la domination du majoritaire en s'émancipant d'abord du regard de celui-ci. Quelques années plus tard, à propos du « problème de l'immigration » que semblait découvrir la société française vis-à-vis des enfants d'immigrés algériens dénonçant leur mise à l'écart dans la société devenue leur, le sociologue A. Sayad (1991) expliquait que c'est lorsque l'immigré cesse de se tenir cantonné à la place que lui a réservé le majoritaire, que ce dernier voit un problème. Jusque-là l'exploitation de la force de travail des immigrés, leur mise au ban de la société au moyen de différences supposées et brandies comme irréductibles, le maintien des privilèges des uns sur la vie des autres n'était pas un problème.

En dénonçant la mort de M. Brown, abattu par un policier le 9 août 2014 dans l'état du Missouri, celle G. Floyd, dans le Minnesota, le 25 mai 2020 étouffé sous le genou d'un policier blanc, comme l'avait été E. Garner six ans auparavant à New York, faisant écho aux dénonciations de la mort de M. Oussekine en France en 1986 lors d'une manifestation étudiante ou à celles du tabassage, par les forces de police, de M. Zecler, seulement sorti fumer une cigarette sur son palier, en 2021, les minorités racisées revendiquent les droits à l'égalité, à l'égalité de traitement, ces droits qui sont bafoués par les majoritaires. Et ce sont bien ces vies gâchées par privation des droits – même quand les manifestations de violences sont latentes – que dénoncent le mouvement des Blacks lives matter en droite ligne de ce qu'avait en son temps dénoncé le mouvement des droits civiques aux États-Unis et celui luttant contre le racisme et pour l'égalité en France. Quand les minorités racisées suivent la voie que leur indique Baldwin et que les majoritaires, confortablement installés dans leur position, se sentent menacés et crient au meurtre, c'est Sayad qui nous explique ce qu'ils disent et ce qu'ils font.

Ne nous y trompons pas, quand le majoritaire pousse des cris d'orfraie dénonçant le soi-disant racisme anti-blanc ou la dangereuse « fange islamogauchiste-indigéniste », c'est de lui dont il se préoccupe et ce sont ses privilèges qu'il défend.

Références

Argyriadis, Kali ; Gobin, Emma ; Laëthier, Maud ; Niurka Núñez González ; Byron, Jhon Picard (2020). Cuba-Haïti : *Engager l'anthropologie. Anthologie critique et histoire comparée 1884-1959*. Montréal : Les Éditions du CIDIHCA.

Argyriadis, Kali & Maud Laëthier, 2020. « Anthropologies et constructions nationales à partir de Cuba et d'Haïti (1930-1970) », in *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris.

Balandier, Georges (1951), Sur le racisme, Éditions Présence Africaine, 3, n°12, p. 225-228.

Baldwin, James (2018 [1963]), La Prochaine fois, le feu (trad. française M. Sciama). Gallimard, Coll. Folio n°2855.

Balibar Étienne, Wallerstein Immanuel, (1997 [1988]), *Race, nation, classe : les identités ambiguës*, Paris : La Découverte.

Bastide Roger (1957), Les relations raciales au Brésil, Bulletin international des sciences sociales, UNESCO, vol. 9, n° 4, p. 525-543

Boas, Franz (1909), « Race problem in America », *Science*, 29, 752, mai, p. 839-849.

Carmichael, Stokely & Hamilton, Charles V. (1967), *Black power : the politics of liberation in America*, New York, Vintage Books.

Chapoulie, Jean-Michle (2002), «La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, n°3, p., 9-24.

Collins, Patricia Hills (2009), «Foreword. Emerging Intersections. Building Knowledge and Transforming Institutions», in B. Dill et R. Zambana (éds) *Emerging Intersections. Race, Class and Gender in Theory, Policy and Practice*, p. VII-XIII. New Brunswick, NJ: Rutgers UP.

Delacampagne, C. (2000). *Une histoire du racisme* (1^{re} éd., Vol. 1-1). Le Livre de Poche.

De Rudder, Véronique (2000), « Racisme adjectivé », Pluriel recherches. *Vocabulaire historique et critique des relations interethniques*, n° 6-7, p. 114-121.

De Rudder, Véronique (2012), « Racisme », In Laacher Smaïn (Ed.), *Dictionnaire de l'immigration en France*, Paris : Larousse, p. 357-366).

Du Bois, William Edward Burghardt (1898) (1967 [1899]), « The Negroes of Farmville, Virginia : A Social Study », *Bulletin of the Department of Labor*, n° 14, janvier 1898, p. 1-38 ;

Du Bois, William Edward Burghardt (1899), *The Philadelphia Negro : A Social Study*, New York,, Schocken Books.

Eberhard, Mireille (2010), « De l'expérience du racisme à sa reconnaissance comme discrimination. Stratégies discursives et conflits d'interprétation », *Sociologie*, vol. 1, n° 4, p. 479-495.

Essed, Philomena (1991). *Understanding Everyday Racism : An Interdisciplinary Theory*. Sage.

Fanon, Frantz ([1952] 2001). *Peau noire, masques blancs*, Paris : Le Seuil.

Frazier, E. Franklin (1932) *The Negro Family in Chicago*, Chicago : University of Chicago Press.

Gallissot, René (1985), Le racisme n'est pas chez l'autre : La synthèse nécessaire : continuité historique et continuum social. *L'Homme et la société*, n° 77-78, 1985. p. 7-21.

Giraud, Michel (1979), Races et classes à la Martinique. Les relations sociales entre enfants de différentes couleurs à l'école, Paris, Éditions Anthropos.

Guillaumin Colette, 2002 [1972], *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard.

Guillaumin, Colette (1994), « Racisme ». *Pluriel, Vocabulaire historique et critique des relations interethniques*, (Cahier n°2), p. 67-69.

Joseph, Camille (2018). « Une pensée de la relation : Franz Boas et le concept de " type " ». *Sociétés Plurielles*, Presses de l'INALCO.

Leiris, Michel, (1969), *Cinq études d'ethnologie. Le racisme et le Tiers-Monde*, Paris : Denoël Gonthier.

Levi-Strauss, Claude (1984 [1952]). *Race et histoire*, Unesco, Editions Denoël.

Memmi, Albert (2005). *Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur*. Paris : Gallimard.

Memmi, Albert. (2002). *Le racisme* (3 ed.). Paris : Gallimard.

Métraux, Alfred (1952), « La race et la civilisation », *Le Droit de vivre*, n°68, mars..

Michel, Aurélia (2016). « À propos de *Pour une histoire politique de la race*, de Jean-Frédéric Schaub », *Problèmes d'Amérique latine*, 4(4), p. 119-133

Michel, Aurélia (2020). *Un monde en nègre et blanc. Enquête historique sur l'ordre racial*. Paris : Seuil.

Myrdal, Gunnar (1944). *An American Dilemma : The Negro Problem and Modern Democracy* (1st éd., Vol. 1-2). Harper & Brothers.

Poliakov, Léon (1955), *Histoire de l'antisémitisme. vol. I. Du Christ aux Juifs de Cour*, Paris : [Calmann-Lévy](#)

Poliakov, Léon (1968), *Histoire- de l'antisémitisme. vol. III : De Voltaire à Wagner*, Paris : s, Éditions Calmann-Lévy.,

ISSN : 2561-5807, Anthrophen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Cagnet, M. &, A. Rabaud (2022-02-07), Racisme. Anthrophen. <https://doi.org/10.47854/anthrophen.v1i1.51144>

Poliakov, Léon (1971), *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris :, Calmann-Lévy.

Poliakov, Léon (1974) traduction du « Commentaire de Max Weber à l'exposé du Dr Ploetz sur « Les notions de race et de société » (1910) », in Guillaumin, Colette ; Poliakov, Léon « Max Weber et les théories bioraciales du 20^{ème} siècle », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 16, LVI, p. 118-122.

Poliakov, Léon (1980), *Brève histoire du génocide nazi*, Paris, Hachette.

Rex, John (1970), *Race Relations in Sociological Theory*, Londres : Weidenfeld & Nicolson.

Sayad, Abdelmalek (1991). *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité* (1^{re} éd.). De Boeck Université.

Simon, Pierre-Jean (1970). Ethnisme et racisme ou « l'Ecole de 1492 », *Cahiers internationaux de sociologie*, p. 119-152.

Sumner William Graham (1906), *Folkways, a study of the sociological importance of usages, manners, customs, mores, and morals*, Boston : Ginn and Company

Taguieff, Pierre-André P.-A. (1998), *Le racisme*, Paris : Flammarion

Tevanian, Pierre-André (2017 [2008]), *La mécanique raciste*,. Paris : La Découverte

Vaillant, Mickaël (2006). « *Race et culture. Les sciences sociales face au racisme. Étude comparative de la genèse et des modalités de la rupture épistémologique de l'école durkheimienne et de l'école de Chicago avec la pensée raciale (fin 19e siècle – 1945)* », Thèse de doctorat en science politique, Institut d'Études Politiques de Paris.

Weber, Max (1924), *Gesammelte Aufsätze zur Soziologie und Sozialpolitik*, Tübingen : Mohr.

Wieviorka, Michel (1997 [1965]), « Avant-propos », in Elias, Norbert ; Scotson, John. L. *Logiques de l'exclusion*. Paris : Fayard, p.15

Wieviorka, Michel (2012), *Le racisme. Une introduction*, Paris : La Découverte.

Winter, Elke (2000), « Quelques "études de cas" et une théorie des relations sociales : la sociologie des groupes ethniques de Max Weber », *Les Cahiers du Gres*, vol. 1, n° 1, p. 23-33.

Winter, Elke (2004), *Max Weber et les relations ethniques. Du refus du biologisme racial à l'État multinational*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

Yerushalmi, Y-H (1993). « L'antisémitisme racial est-il apparu au XX^{ème} siècle ? De la Limpieza de sangre espagnole au nazisme : continuités et ruptures ». *Esprit*, 190, mars-avril, 5-35.